

Omar Zelig

Un des plus sûrs moyens de passer pour un vieux con aux yeux de la nouvelle génération d'Algériens, c'est encore de ressasser les souvenirs du temps où l'on allait encore au cinéma à Alger, avant la généralisation de la vidéo et des télévisions satellitaires à la fin des années 80. Les quelques salles résiduelles n'abritant plus que des amoureux plus ou moins solitaires et des cohortes de gamins désœuvrés, on peine à expliquer qu'il fut un temps, pas si lointain, où nous pouvions aller normalement découvrir les images du monde, du moins celles que les autorités chargées de notre édification morale jugeaient bon de nous laisser voir. Malgré la pruderie extrême pour tout ce qui touchait à la représentation de la sexualité, le champ des possibles était encore vaste, mêlant aussi bien les comédies italiennes que « Le détachement féminin rouge », Ingmar Bergman et Youssef Chahine, le cinéma novo brésilien et Walt Disney, les films d'auteur français et le cinéma militant mondial, et même une relativement conséquente cinématographie nationale, qui en dehors des films de commande propagandistes à l'extrême, recelait quelques pépites cultes (« Tahia ya Didou" de Mohamed Zinet, « Nahla » de Farouk Beloufa, ou « Omar Gatlati » de Merzak Allouache). Et puis, il y avait la cinémathèque d'Alger, née avec la bénédiction d'Henri Langlois, fondateur de la cinémathèque de Paris, et qui permit à des milliers d'étudiants, dont moi, de nous familiariser avec Jean Luc Godard, Orson Welles, Federico Fellini ou les premiers films de Wim Wenders, de Souleymane Cissé, Jean Rouch ou Désiré Ecaré, avec débats obligatoires et réflexions sans fin sur notre africanité, notre arabité et l'avenir radieux qui attendait sans aucun doute les peuples de ce que l'on appelait encore le tiers monde. Ce n'est pas parce que l'histoire semble avoir donné raison à ceux qui ricanaient au fond de la salle qu'on n'a pas le droit de regretter la fraîcheur naïve de ces échanges, au moins, à l'époque on se projetait encore dans l'avenir, ce qui semble de plus en plus difficile au vu des diverses catastrophes qui se sont depuis abattues sur nos têtes.

La bande de la cinémathèque était incarnée par son chef, Boudjemaâ Karèche, dit « Boudj », barbu comme on l'était du temps où la pilosité broussailleuse était caractéristique de la gauche et non pas de l'islamisme. Depuis, il a mal pris sa retraite, il s'est rasé et ne voit presque plus, comme si ses yeux avaient suivi le mouvement de raréfaction des images, circulez il n'y a plus rien à voir. Les crédits n'ayant jamais été grandioses, la cinémathèque algérienne n'a pas pu devenir ce qu'elle ambitionnait d'être, une structure au service de la conservation des films et des archives, se bornant à diffuser des films rayés dans les quelques salles de répertoire, loin de l'avant garde qui fut son credo. On pourrait même faire une liste non exhaustive des films ou des auteurs jamais diffusés par la cinémathèque et qui auraient pu faire sens pour nous, Abbas Kiarostami, Pedro Almodovar, Nanni Moretti, David Lynch, mais à quoi bon ? Depuis, n'importe quel cyber-cinéphile algérois dispose d'une base de films obtenus par des voies plus ou moins légales bien plus riche que tout ce dont nous aurions pu rêver à l'époque, loin des piles de boîtes métalliques qu'il fallait trimballer avec des mines de conspirateurs quand on prétendait s'occuper de ciné-club. Moi qui vous parle, malgré un pseudo dû à Woody Allen (jamais diffusé non plus sous nos cieux), j'ai organisé il y a une trentaine d'années une projection d'« Easy rider » au ciné-club de la fac avec un certain succès, il faut dire qu'habituellement c'était plutôt « La ligne générale » ou « Le cuirassé Potemkine » qui tournaient, mais comme il fallait une justification idéologique pour satisfaire nos bureaucrates, j'avais indiqué qu'il s'agissait « d'une critique impitoyable du système capitaliste américain ». Les étudiants venus en masse ayant plutôt montré une certaine adhésion à l'idéologie

« sex and drugs and rock and roll » du film, mon expérience de programmeur bénévole s'est arrêtée là, mais pas mon goût pour les salles obscures tant qu'elles ont continué à nous accueillir, il y a si longtemps, avant le désastre.